

Notes de lectures de Georges Leroy

Juin 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

Jeanne d'Arc



Alain Bournazel

PUF, 124 p., 12 €

Elle surgit comme un météore lors de la fin de la guerre de Cent Ans. Les Anglais revendiquent le royaume de France. Le Nord conquis, ils mettent le siège devant Orléans pour s'emparer de la partie Sud, restée fidèle au roi Charles VII. Le 8 mai 1429, une jeune paysanne que rien ne prédestinait au métier des armes libère la ville. Elle a 17 ans. Comme le voulait Jeanne, les Anglais seront boutés hors du royaume. Elle ne verra pas cette libération. Faite prisonnière à Compiègne, elle sera brûlée vive à Rouen, le 30 mai 1431. L'élan qu'elle avait donné fut décisif pour la victoire. La mémoire collective élèvera La Pucelle au rang d'une héroïne nationale dont on ne trouve aucun équivalent dans l'histoire du monde. Un petit livre pour un grand

sujet. Écrite avec vigueur et talent, cette biographie est illustrée, vivante et précise.

Les derniers jours de Paris



Nicolas d'Estienne d'Orves

XO éditions, 340 p., 20 €

En ces temps de grippe porcine, la fiction peut s'en donner à cœur joie. En ce soir de printemps, dans la célèbre ménagerie du Jardin des Plantes, les animaux sont nerveux. Ils crient et heurtent les barreaux de leur cage. Ils pressentent quelque chose. À deux heures du matin, la police reçoit un appel affolé. Un bébé a été enlevé. Dans sa chambre, ses parents ont retrouvé le berceau vide et la fenêtre ouverte. Puis le téléphone sonne encore, et encore. Cette nuit-là, à Paris, ce sont 5 bébés qui disparaissent sans laisser aucune trace.

Le matin, la ville est en état d'alerte. Les forces de l'ordre sont dépassées (comme d'habitude!). En plus des kidnappings de nourrissons, la Seine déborde subitement: une crue inexplicable. En quelques heures, le centre ville a les pieds dans l'eau. Paris se noie. Des flots montés, via la Seine, d'un pays étrange situé à cinq cents mètres en dessous de la capitale... Un seul homme a une piste pour comprendre ce chaos. Sylvain Masson, jeune professeur à la Sorbonne, sait que sa mère, la très renommée conservatrice du Jardin des Plantes, lui cache quelque chose. Est-elle liée au fléau qui s'abat sur la ville?

Avec Trinité, une surdouée de 14 ans, témoin d'un des kidnappings, Sylvain va se lancer sur les traces des bébés. Plongeant au cœur des nouveaux mystères de Paris, dans ses carrières, dans ses catacombes, et plus loin encore, les deux jeunes gens découvrent LE secret. Devant cette vérité si incroyable, si inimaginable, si... irréaliste, il leur reste moins de vingt-quatre heures pour sauver la ville. Un roman trépidant à la fantasmagorie digne du Monde perdu d'Arthur Conan Doyle. L'Atlantide ressurgit. Un spectaculaire thriller fantastique sur l'histoire de Paris et de ses rivières perdues, à dévorer sans modération.

Mère, quel est ton vrai visage



★★★★☆

Claire Coleman

Parole et Silence, 110 p., 11 €

La Fête des mères est généralement un jour de joie, mais il est parfois teinté de tristesse lorsque la relation mère-fille s'avère difficile. Comment dépasser l'incompréhension? La mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, se meurt dans un hôpital de gériatrie. Sa fille est à ses côtés. Mais rien ne se passe. Le vide absolu. De ce grand silence abyssal va finalement émerger un bref récit très maîtrisé et littéraire, qui met au jour ce qu'une incompréhension radicale entre mère et fille peut entraîner de sentiments de culpabilité et d'angoisse durant toute une vie. Parce que le logiciel familial fut paramétré de travers.

Très vite, la fillette avait perçu que quelque chose clochait chez sa mère. L'enfant décela une personnalité assez faible sous le vernis bourgeois, otage de tenaces préjugés sociaux et d'une éducation étriquée jamais remise en cause. Sa mère fut-elle la victime consentante de cette éducation pleine de tabous, entre haine du corps et refoulement des émotions? Quoi qu'il en soit, autant de germes mortifères susceptibles de faire des ravages sur une jeune sensibilité. Puis il y aura le discrédit, pire que l'interdit. Le temps ne suffira pas à panser les

plaies. Il lui faudra la force de caractère, l'amour d'un mari, la conversion spirituelle et la thérapie par l'écriture pour dénouer quantité de nœuds psychiques profondément enkystés.

Pas de solutions miracles ni de prêches moralisants. Mais un livre vigoureux, réfléchi et sensible qui laisse tomber en chemin sa question pour déplacer le curseur vers le Ciel. Un livre qui prouve au passage combien il est plus sage de consentir humblement à une situation insatisfaisante, plutôt que s'évertuer à rétablir un impossible lien. Il parlera à toutes les femmes rongées par des relations douloureuses avec leur mère.

Mary Stuart



★★★★☆

Luc Mary

L'Archipel, 308 p., 18,95 €

Sur les traces des nombreux écrivains et historiens qui furent inspirés par la figure mythique de Mary Stuart, dont bien sûr Stefan Zweig, l'auteur propose une biographie fort agréable à lire. Il brosse avec finesse le portrait d'une souveraine au destin tragique, décapitée à l'âge de 44 ans sur ordre de sa propre cousine, la reine d'Angleterre Élisabeth 1re, le 8 février 1587, après dix-huit ans de détention.

L'historien décrit de façon vivante et didactique la violence d'une époque. Une période troublée par les conflits religieux. Ainsi Mary Stuart la catholique, qui fut

reine d'Écosse et de France tout en lorgnant légitimement sur le trône d'Angleterre, finit condamnée par Élisabeth Tudor la protestante. Toute la complexité des alliances en Europe apparaît à travers le destin de la fille de Jacques V d'Écosse et de la Française Marie de Guise. Ainsi, alors que les catholiques écossais étaient laminés avec une cruauté inouïe par les troupes anglaises protestantes, les protecteurs de Mary Stuart, âgée de 6 ans décident de l'envoyer en France. Le Parlement écossais vote en février 1548 le principe du mariage de la fillette, déjà reine d'Écosse après la mort de son père, avec le futur François II, fils du roi de France Henri II.

L'auteur décrit les treize années passées par la jeune reine en France, à Saint-Germain-en-Laye, qui furent les plus heureuses de sa vie. Le caractère fort et la beauté de Mary, sa passion de la chasse à courre s'affirment. Mais, après la mort de son jeune mari à la santé fragile, la jeune fille, âgée de 19 ans, regagne son pays. La reine d'Écosse affiche alors sa volonté de conciliation en matière religieuse. Mais, alors qu'elle désire plus que jamais récupérer, la couronne anglaise, Élisabeth y est farouchement opposée. Puis le destin de Mary Stuart s'accélère. À la mort de son deuxième mariage, avec un bellâtre insipide, Robert Dudley, elle est accusée d'avoir commandité son assassinat. Puis elle se marie avec le beau et intelligent Jacques Bothwell, considéré comme l'assassin de Dudley, elle est rapidement contrainte de fuir en Angleterre... Là, sa cousine la met en détention et finit par la condamner à mort pour complot. L'auteur cerne de façon convaincante la psychologie de son héroïne, en évitant tout jugement manichéen.

Interpréter la Bible au Moyen Âge



★★★★☆

Gilbert Dahan

Parole et Silence, 184 p., 14 €

L'exégèse médiévale de la Bible a beaucoup à nous apprendre aujourd'hui, qu'il s'agisse de la lecture monastique à laquelle se référait Benoît XVI dans son discours aux Bernardins (sept 2009) ou de l'exégèse universitaire.

Dès le XII^e siècle qui est une époque d'essor culturel et de mutation de la société occidentale, l'interprétation chrétienne de la Bible connaît des transformations majeures: la multiplication des écoles urbaines (attachées notamment aux cathédrales), les échanges avec Byzance ou le Moyen Orient, l'évolution générale de la pensée amènent dans l'exégèse de la Bible des innovations importantes et notamment un désir de fonder l'interprétation sur une compréhension mieux assurée de la « lettre » du texte. L'une des conséquences est la multiplication des contacts avec les juifs, en des séances consacrées à l'élucidation du texte biblique, tant dans ses aspects grammaticaux et linguistiques que dans la recherche du contexte historique. De la sorte, de nombreuses interprétations juives passent dans les commentaires chrétiens au XII^e siècle, particulièrement ceux des maîtres de Saint-Victor (Hugues, Richard, André) et des écoles parisiennes de la fin du siècle

(Pierre le Mangeur, Pierre le Chantre, Etienne Langton).

Dans un esprit de recherche constante et de dialogue, avec l'exégèse juive ou la philosophie, les commentateurs du moyen âge parviennent à un équilibre rare entre exégèse confessante (foi) et exégèse scientifique (raison). Parole de Dieu, l'Écriture guide la vie et inspire la pensée, elle est aussi texte que l'on scrute dans toutes ses dimensions, dans toutes ses implications. L'interprétation littérale complète l'interprétation spirituelle ou mystique.

L'historien chercheur présente ici cinq textes passionnants, qui constituent une méditation sur le sens de l'Écriture et sur le travail de l'exégète. Ils sont dus à des maîtres de première grandeur: le dominicain Thomas d'Aquin, le franciscain Pierre de Jean Olieu, le séculier Henri de Gand ou à des auteurs moins connus mais tout aussi représentatifs et stimulants: Thomas de Chobham, Nicolas de Gorran. Tous penseurs du XIII^es. Un livre passionnant.

Journal météorologique



★★★★☆

Jacques-Pierre Amette

Éditions des Équateurs, 153 p., 16 €

Pour être écrivain, il faut soit écrire des sagas et des fresques pour bien parler de l'humanité et de son destin, soit avoir le don de l'éphémère. Ce Journal est un livre dont l'homme est le héros tant il cesse d'être au centre de tout. L'auteur,

lassé par le carnaval des ego et les concours de « gueugueules » fustigées par Gombrowicz dans *Ferdurke*, montre que l'homme, selon lui, est beaucoup de choses, et même la « chose » la plus importante du monde, à condition qu'il accepte de n'être rien du tout. Dans ce magnifique bréviaire du temps qui ne reviendra pas, les algues sont vitales, les vagues indispensables, les pâquerettes, le calcaire, la neige et les nuages des questions fondamentales. Rien n'est plus décisif ici qu'une étincelle. Rien n'a jamais été plus crucial qu'une tache d'huile d'olive sur une nappe ou que le crépitemment d'une pluie. Tous les moments de ce Journal sont cruciaux, et nous sommes étourdis par leur gratuité et leur beauté.

Oublions le jugement des faits et réfugions-nous, le temps de ces pages arrachées à l'inconséquence technologique, auprès de ce qui disparaît aussitôt qu'on veut le toucher, le décrire ou le regarder: le bonheur de vivre. Nous n'avons plus à déchiffrer la réalité, mais à nous abandonner à sa pure joie. Ce livre rend son relief au chétif, suit l'insaisissable à la trace, fait émerger une vérité d'états successifs météorologiques en essayant de le fixer. Parfois, le récit est inerte, là où la description de la nature parvient à mettre la prose en marche, à la faire décoller ainsi que la plus inouïe des fictions. En écoutant l'auteur écouter le souffle du vent et le murmure des marées, on écoute l'intérieur de l'homme, on passe par les diverses couleurs de l'existence, dont la palette s'étale de la douleur à la félicité ou de l'angoisse à la sérénité. La matière qui entoure le narrateur est aussi celle dont nous sommes faits.

Rien n'est plus difficile, en littérature, que de rendre les sensations. Toute tentative de les encercler les fait brusquement s'évanouir, comme l'arc-en-ciel s'en va à mesure qu'on croit pouvoir l'atteindre.

Ici, les matinées sont vraiment toutes neuves, les nuits tombantes tombent pour la première fois, et peut-être pour la dernière. Mais c'est aussi un livre douloureux, car la profondeur de la vie fait craindre à chaque paragraphe l'imminence de la disparition.

Quel avenir pour le christianisme ?



★★★★☆

Cardinal Barbarin, Luc Ferry

Salvator, 130 p., 12 €

Le cardinal Barbarin et Luc Ferry échangent leurs opinions sur le rôle du christianisme et ses valeurs véhiculées en ce début du XXI^e siècle. Les deux personnalités en présence ne sont pas des intellectuels en chambre. L'un est acteur dans le champ de la pensée et de la politique, l'autre dans le champ pastoral. Ils confrontent leurs idées dans un contexte où le débat sur la laïcité est un peu brouillé. Cette rencontre renvoie aussi sur le manque de spiritualité de notre société contemporaine, où la question reste posée de savoir si l'on peut se contenter d'invoquer les « valeurs » pour faire face aux questions et débats actuels. La vie du Christ (de l'Incarnation à la Rédemption) est la réponse de Dieu à la grande question des hommes. L'événement de la Résurrection est fondamental. Cet échange montre que le dialogue est aujourd'hui possible dans notre société entre ceux qui croient au Ciel et ceux qui y croient un peu moins.

Un livre à utiliser pour l'évangélisation et la mission.

La messe à l'envers



★★★★☆

Marc Levatois

Ed J Chambon, 200 p., 20 €

Depuis le motu proprio de 2007 par lequel Benoît XVI a libéralisé l'usage de « la messe en latin », le conflit opposant progressistes et traditionalistes semble avoir repris de la vigueur. Mais, comme le montre l'auteur, l'instrumentalisation de cette question cache un questionnement plus profond.

Quand Paul Claudel, en 1955, dénonce la « messe à l'envers », il fustige par anticipation l'une des expressions des « réformes » qui vont se faire jour après Vatican II : à côté de l'abandon du latin et du rite tridentin, le déplacement des autels dans le chœur des églises, pour la célébration « face au peuple ». Les enjeux sont en réalité beaucoup plus complexes. Géographe de formation, l'auteur s'est intéressé à l'espace liturgique. En étudiant la configuration des églises avant et après Vatican II, il montre que les réformes entreprises à l'intérieur des lieux de culte ont, dans leur ensemble, consciemment ou non, tendu vers une abolition de la séparation entre espaces sacré et profane. Dans cette perspective, la réhabilitation du rite ancien s'inscrit dans la droite ligne de la pensée du cardinal Ratzinger, depuis toujours attaché à la « beauté de la liturgie », dans laquelle il voit

une forme privilégiée d'accès au sacré, revalorisé dans une perspective pastorale. Par ailleurs, la volonté personnelle de Benoît XVI d'opérer une « réforme de la réforme » ne semble pas consister tant en une restauration stricte qu'en une réintroduction de l'espace dans la réflexion fondamentale sur la liturgie. L'instrumentalisation de cette question par les catholiques traditionalistes aussi bien que progressistes cache donc en réalité une réflexion plus profonde, sur la nature même du sacré et son inscription dans l'espace. Tout le mérite de cet essai est de livrer quelques clés de compréhension.

Six récits au fil inconstants des jours



★★★★☆

Shen Fu

JC Lattès, 264 p., 18 €

Écrit vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, le journal de Shen Fu permet de pénétrer de manière directe et naturelle au cœur de la vie chinoise traditionnelle. Il nous entraîne dans la réalité complexe d'une société vivante dont Shen Fu et Yun, son exquise et spirituelle épouse, incarnent inconsciemment quelques-unes des plus hautes vertus, sans pour autant en masquer les tares. Ils restituent avec des mots simples et à travers leur humble expérience individuelle, l'héritage vécu de toute une civilisation. C'est pour cette raison que le livre fut tellement apprécié du public chinois

qui y trouvait une émouvante image de tout ce qui faisait la trame intime de leur propre existence.

Traditionnellement, l'autobiographie est un genre que la littérature chinoise n'a guère cultivé; or celle-ci est non seulement vivante et candide, mais surtout elle s'attache à décrire un sujet que, tout récemment encore, la langue chinoise n'avait même pas de mot pour désigner: la vie privée. Celle d'un couple amoureux qui cherchait désespérément à construire et protéger son intimité à l'encontre des implacables conventions du monde. Un livre où l'amour heureux dans le couple, est possible. Jacques de Bourbon-Busset aurait apprécié cette chronique de l'amour fou, heureux et durable.

Ce livre permet de découvrir la vie privée de Shen Fu, un homme ordinaire qui occupa à contrecœur divers emplois subalternes dans des administrations locales, tâta du commerce sans succès, possédait une bonne culture littéraire et un talent de peintre. Il mena une vie vagabonde et précaire en compagnie d'une femme exquise et spirituelle, Yun, qui partagea 23 de ses plus belles années avant de s'éteindre prématurément. Dans ces récits, l'auteur conte ses souvenirs de sa vie conjugale, ceux d'heures oisives, amers à travers les épreuves, allègres lors d'insouciantes excursions. Ce journal est tout simplement délicieux, instructif, passionnant. Sincérité, candeur, générosité, spontanéité s'opposent au fil des pages aux mesquineries et cruautés de l'existence. Shen Fu était un homme sensible et courageux, très réceptif aux variations d'humeurs, de la nature et de ses contemporains, à la bêtise et à la méchanceté mais aussi aux joies de l'amitié et au bonheur d'accueillir et vivre la beauté des jours qui passent. Une sensibilité romantique.

L'auteur détient un secret dont nous avons besoin aujourd'hui comme jamais, le don de poésie, lequel n'est pas le privilège de quelques prophètes élus, mais l'humble apanage de tous ceux qui savent découvrir au fil inconstant des jours, le long courage de vivre et la sagesse de l'instant.

Les tourmentées



★★★★☆

Jules Barbey d'Aurevilly

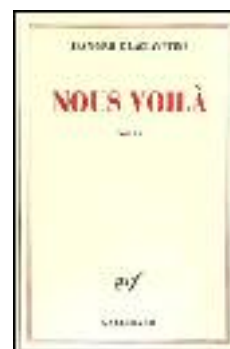
Omnibus, 1070 p., 28 €

L'œuvre romanesque de Barbey d'Aurevilly conjugue histoire locale de la Normandie, réalisme et fantastique, et met en scène des personnages révoltés, poussés aux limites du satanisme et du blasphème. Son œuvre exalte des héroïnes aux passions invincibles.

C'est un étrange et singulier amour des femmes que manifeste Barbey d'Aurevilly dans ses romans, qui nous vaut des portraits parmi les plus saisissants de la littérature française. Barbey d'Aurevilly a une manière essentialiste de décrire et de raconter l'histoire de ces femmes. On peut faire une typologie saisissante de ses personnages féminins: vierge consacrée, femme fatale, pure épousée, prostituée démoniaque, vieille fille héroïque, inquiétante sibylle. Entre désir et possession, sainteté et blasphème, érotisme et convenances, ses Tourmentées vivent des passions invincibles aussi bien que mortelles. Ce volume reprend notamment Une

vieille maîtresse, Les Diaboliques, Une histoire sans nom, L'Enfermée

Nous voilà



★★★★☆

Jean-Marie Laclavetine

Gallimard, 346 p., 18,50 €

C'est le roman d'une jeunesse des années 1970: le temps qui passe et change les rêves en regrets. Au cœur de cette fiction qui ressemble terriblement à la réalité, il y a Paul et Lena, couple amoureux et complexe, qui ne cesseront de se croiser, de s'aimer, de se quitter et de se retrouver. Autour d'eux, se pressent les camarades de communauté hippie, un peu anars, un peu maos, un peu féministe, beaucoup à gauche. Education politique, éducation sentimentale, comme dans le roman de Flaubert, mais point de révolution réelle. Paul ne sait pas s'engager. Ni là, ni ailleurs. Éternel gardien, il regarde les trains passer en prenant quelques coups au passage. Et puis, il y a l'amour de sa vie, Lena, rayonnante, qui sait s'engager pour les causes plus que pour lui.

On traverse ainsi une fin de siècle, de l'utopie au désenchantement. Les révolutionnaires auront fait, pour certains, leur trou dans les partis politiques et les ministères, au mépris de leur jeunesse. Les extrémistes auront même pour certains finis par se croiser au centre. L'un se marie en grandes pompes au cirque d'Hiver, ce qui n'est pas sans rappeler des faits récents. Et c'est là que tous se retrouveront une dernière

fois. Velléitaire, Paul écrit finalement un peu des livres que personne ne lit. On traverse avec lui les événements, qu'il semble pour la plupart subir. L'Histoire et les petites histoires. Mais c'est un roman, et les échos du réel font juste le bruit qu'il faut pour qu'on y croit.

Avec ce livre, l'auteur traverse quarante ans de leurs vies qui commencèrent dans l'idéalisme utopique et s'achèvent dans la réalité et en queue de poisson. « J'ai voulu changer le monde, je n'ai réussi qu'à massacrer ma vie », dit un jour Lena, résumant le sentiment du narrateur. Le fil rouge n'est pas seulement l'histoire d'un groupe, mais aussi l'épopée d'un cercueil dont l'occupant célèbre, le Maréchal Pétain, ne cesse de voyager incognito. Où finira-t-il donc sa course ?

Vous serez comme des dieux



★★★★☆

Cardinal Cottier

Parole et Silence, 418 p., 35 €

Nous lisons et savons que Dieu créa l'homme à son image et ressemblance. La théologie chrétienne n'a cessé de méditer sur cette affirmation fondatrice de l'anthropologie. Dans le mystère trinitaire, le Fils, égal au Père, en est l'image parfaite, tandis que, puisque la créature est infiniment distante du Créateur, en l'homme l'image de Dieu est imparfaite. L'être qui est image tend donc, d'un désir d'ordre ontologique, à rejoindre, dans une union

qui soit la plus parfaite possible, sa cause et son origine.

Seul le don de la grâce l'introduit dans l'amitié divine et dans la filiation adoptive, comblant, et au-delà, le désir naturel. La prise de conscience de la condition de créature est aussi prise de conscience du rapport au Créateur et du chemin qui conduit à Lui. Elle commande l'attitude d'adoration et d'obéissance. L'être de l'homme a ainsi une relation à Dieu, dont il est l'image. L'intervention du Tentateur porte sur cette relation, suscitant doute et confusion sur sa vraie nature.

En accueillant sa voix, l'homme se fait l'égal de Dieu. Il revendique pour lui une totale autonomie, indépendance et souveraineté. Il se fait l'égal de Dieu et devient son rival. Comment, en effet, deux suprêmes souverainetés peuvent-elles coexister ? L'élimination de l'Autre est inscrite dans la logique de la désobéissance. La relation à Dieu elle-même demeure, même quand le vrai Dieu est rejeté. Le besoin religieux d'adoration ne peut être arraché du cœur de l'homme, et on demandera à de faux dieux, à des idoles, de satisfaire ce besoin. Par là, l'homme, s'attribuant une souveraineté absolue, tombe dans la servitude. Ce livre retrace quelques péripéties de l'aventure de l'athéisme. Il en examine également les conséquences au point de vue anthropologique. Le retour des idoles signifie-t-il la mort de l'humanisme ?

N'y a-t-il pas un chrétien qui s'ignore en chaque athée ? N'en déplaise aux philosophes, le besoin de transcendance demeure toujours aussi essentiel à l'homme. Il faut dire qu'au mystère infini de Dieu, les penseurs n'ont rien trouvé de mieux à opposer qu'une arme de moindre portée : la raison... précisément tributaire des limites humaines. De sorte que nier Dieu n'avance pas à grand-chose, puisque l'être humain ne peut se suffire à

lui-même. Il reste sans but ni origine en l'absence de la dimension métaphysique. Dans un monde ramené à l'unique mesure de la technique et de la violence, l'homme est peu à peu dégradé au rang d'un robot ou d'un animal. Le verdict est sans appel. En tuant Dieu, l'homme s'est détruit lui-même. Le cardinal et dominicain Georges-Marie Cottier, grand théologien proche de Benoît XVI, lève le voile sur le piège tragique de l'athéisme moderne occidental. Un livre vaste et magistral.

Soliloque du pauvre



★★★★☆

Jehan Rictus

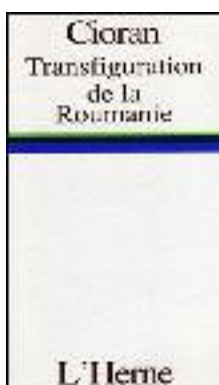
Au diable Vauvert, 220 p., 5 €

Gabriel Randon (1867-1934) connaît une enfance misérable. Adolescent, il découvre la bohème de Montmartre et fréquente poètes et anarchistes. Il se produit ensuite dans les Cabarets de la Butte. Ses chansons et ses poèmes lui valent les compliments de Mallarmé, de Léon Bloy, de Maurras... C'est en 1897 qu'il publie, sous le pseudonyme Jehan Rictus, son premier recueil de poèmes en français parlé. « Faire enfin dire quelque chose à quelqu'un qui serait le Pauvre, ce bon pauvre dont tout le monde parle et qui se tait toujours ».

Très tôt, dès la fin du XIXe siècle, Jehan-Rictus décide de transformer la langue. Il transforme la langue de la rue en poésie. Car il n'y a rien de tel que la voix pour goûter la beauté du verbe. Son verbe gouailleux et argotique, réglé sur la parole de ceux qui n'ont pas la pa-

role, ses poèmes au phrasé expressif clament et protestent les misères du peuple. Et la puissance de ses mots lui vaut de demeurer, encore aujourd'hui, le premier chantre des victimes, des exclus et des marginaux. Cette œuvre sauvagement humaine, cette révolution esthétique est devenue un classique de la littérature sociale, à relire d'autant plus vite qu'il éclaire et fait écho à bien des voix de la scène française contemporaine.

Transfiguration de la Roumanie



★★★★☆

Emil Cioran

L'Herne, 344 p., 19 €

De la France

★★★★☆

Emil Cioran

L'Herne, 80 p., 9,50 €

Certains esprits s'accordent pour faire l'éloge des petites nations, sûrs que leurs proportions empêchent leurs habitants de céder à la volonté de puissance. Au cœur des années 1930, alors que s'annonçait le choc des empires, ce fut le cas d'un certain nombre de jeunes que Jean-Louis Loubet del Bayle a baptisé les « non-conformistes des années 1930 ».

Ces jeunes gens nés au début du XXe siècle qui animaient des revues avec l'ambition de renouveler la pensée politique française et européenne auraient été étonnés de savoir qu'ils avaient un cousin des

Carpates qui lisait Nietzsche, Bergson, Spengler ou Ortega y Gasset en se posant sensiblement les mêmes questions qu'eux : Qu'est-ce que la culture ? Qu'est-ce que le nihilisme ? L'Histoire a-t-elle un sens ? Le destin des empires est-il la guerre ? Pourquoi les civilisations sont-elles mortelles ? Ils auraient été plus étonnés encore de savoir que la naissance d'Emil Cioran dans un village de Transylvanie et son appartenance à la petite nation roumaine ne l'avaient pas rendu imperméable à l'idéologie de la démesure et de la destruction qui sévissait alors en Allemagne.

Cioran avait vingt-deux ans au moment de l'accession d'Hitler au pouvoir. À l'automne 1933, une bourse d'étude lui permit de se rendre à Berlin. Étrangement, ce misanthrope subtil, lecteur de Dostoïevski et des moralistes français cède à la fascination. « Je m'enthousiasme même pour l'ordre politique ici », écrit-il à Mircea Eliade. Après un séjour à Munich et un premier voyage en France, Cioran publie *Sur les cimes du désespoir* en 1934 puis *Le Livre des leurres* et *Transfiguration de la Roumanie* en 1936.

Ce dernier ouvrage est resté le péché de jeunesse que Cioran préférait oublier. À Bucarest, une version expurgée a été rééditée en 1990, avec une préface de l'auteur : « J'ai considéré de mon devoir de supprimer certaines pages prétentieuses et stupides. » Grâce aux Éditions de L'Herne, cet objet de scandale paraît en français dans son intégralité. C'est un document historique et littéraire de première importance. Il faut le lire comme la confession brûlante d'un jeune désespéré marqué par la lecture du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, à la fois révolté d'être né dans un pays sans Histoire et aveuglé par le mirage totalitaire. Ce livre est le livre de toutes les tentations :

tentation fasciste, tentation anarchiste, tentation nihiliste, tentation collectiviste, tentation du désespoir. Mais le jeune Cioran n'est pas Céline ou Rebatet. C'est un livre traversé par des influences complexes qui annonce les livres à venir.

Mais on ne peut pas lire *Transfiguration...* sans lire *De la France*, texte rédigé par Cioran en roumain en 1941 dans lequel il célèbre la mesure de la France et la France comme mesure. Contre les bruyantes fureurs du nihilisme, Cioran choisit la clarté et la finesse classique. L'art de la conversation contre le génie de la race, la culture contre la nature, la proportion contre la démesure. Il tranche ainsi et alors le nœud de ses contradictions.

Il n'y a personnes dans les tombes



★★★★☆

François Tallandier

Gallimard, 320 p., 17 €

Nouvelles révélations sur les personnages qui peuplaient *Option Paradis* (2005) et *Telling* (2006). Louise et Nicolas, les cousins amants, vivent toujours ensemble. Durant l'été 2005, Christophe Herdoïn, le frère de Louise, perd son ombre sur une plage vietnamienne. La retrouvera-t-il ? À sa mort, en 1976, on découvre ce qu'a été la vie risquée et libre de Pauline, la mal mariée de Vernery-sur-Arre, où le clan Herdoïn avait toujours fait silence sur elle. À l'automne 2009, à Bruxelles, Athanase, rescapé d'une guerre africaine,

continue de songer aux Bantamas, son ethnologie d'origine. Il décide alors d'écrire un roman. Il sera Sobel l'écrivain. Elie Rubien, le coiffeur juif de Belleville, jadis venu d'Ukraine, meurt amnésique. Le château des La Ronzière, proche de Vernery, appartiendrait désormais à une secte... Un roman foisonnant où toutes ces vies s'entrecroisent, révélant les mystères intimes et les désirs étouffés d'une société de plus en plus normative et consumériste.

L'auteur replace ses personnages dans l'histoire et les mythes anciens qui l'ont constituée. Architecture, religion, économie, littérature, en pleine mutation, explosent dans ce récit mordant et multiple. Il joue avec les ruptures de style, dévoile les impostures des langages convenus et des codes institutionnels pour créer une langue pleine d'invention et de saveur. Il brasse des idées, ouvre des pistes, psychanalyse la France, suscitant à la fois réflexion et distraction. Pour l'auteur il s'agit de nous faire sortir de toute urgence de l'aphasie postmoderne, du refus du récit comme risque. Un exercice littéraire ludique, original, et audacieux.

Retrouver la confiance originelle qui est en vous



★★★★☆

Robert Vogel

Presses de la Renaissance, 310 p.,
18,50 €

Nous vivons dans un monde déstabilisé qui exacerbe la peur qui est en nous. Pour s'en sortir, il n'y a

qu'une voie: retrouver notre confiance originelle. C'est le postulat de ce livre. Cet ouvrage n'est en rien fondé sur de la théorie pure mais repose surtout sur une expérience propre de l'auteur. Une expérience extrême qui donne quelque crédit à la réflexion qui s'ensuit.

C'est un état de conscience particulier qu'il nous faut atteindre, qui seul ouvre à la confiance originelle présente en nous. Quel est le chemin à parcourir? L'un des points d'ancrage est la réalité du couple. Pour le renforcer et pour que, au travers de l'attention portée à l'autre on ouvre son attention au monde, l'auteur nous invite au parenting. Cette pratique a pour but de créer des moments privilégiés où nous faisons l'expérience de la confiance, en la donnant et en la recevant. La sexualité est un autre domaine à privilégier car elle ne peut exister dans sa vraie valeur sans la confiance. La sexualité est fondée sur l'intimité partagée. La confiance s'élabore également par l'éducation reçue. Aussi les parents ont-ils un rôle fondamental à jouer. Cela va permettre aux jeunes d'avoir conscience de leur propre valeur, d'être aimés et de gérer les frustrations, pouvant se reposer sur la solidarité et la responsabilité d'un couple parental solide. Le tout aboutira à une confiance et une acceptation positive de l'existence. Nous ne devons pas oublier non plus notre lien à la nature. Et nous devons rechercher ou retrouver une plus grande proximité avec elle sans pour autant redevenir un « bon sauvage ».

Il est nécessaire de vivre l'instant tel qu'il se présente avec ses aspects bons et mauvais. Car quelque part, nous dit l'auteur, « la vie nous veut du bien ». Un véritable mode d'emploi pour la vie fondée sur la confiance.

Une vie à coucher dehors



★★★★☆

Sylvain Tesson

Gallimard, 200 p., 16, 90 €

Sylvain Tesson écrit avec ses pieds au sens où ses nouvelles sont le fruit de ses pérégrinations terrestres. Il écrit aussi avec ses yeux. Son style est d'une précision de limier. Il se nourrit de détails qui surgissent au fil de sa marche et forment peu à peu un motif. Le vaste monde qu'il parcourt à longueur d'année tient soudain dans ses mots, comme une colombe dans la main de l'oiseleur. Ce recueil est fait de nouvelles du monde entier. Zaher démine en Afghanistan et rêve de ce qu'il fera avec l'argent de la statuette qu'il vient de déterrer. Ernest et Karl du trésor qu'ils ont découvert au large de Naxos. Le voyageur Tesson arpente le globe d'Écosse en Sibérie, de Géorgie en Grèce. Il fait même une incursion chez les Gaulois de Brennus. Le voyage se fait aussi dans le temps. Ses dons de conteurs sont certains. Son ton est sobre, il n'a nul besoin d'effets pour captiver. Ce qu'il possède lui suffit. Il tient dans sa plume des trésors d'imagination. Ses textes sont parcourus d'êtres qu'il a croisés ou qu'il aurait aimé rencontrer, peu importe. Pionniers ou marins, repris de justice ou nouveaux riches, Tesson semble avoir frayé avec tous les milieux, fidèle au théorème de Larigaudie qui assurait que pour voyager il suffisait d'avoir avec soi un sac de couchage et un smoking.

Une ironie douce et beaucoup de tragique traversent ce recueil. Son œil malicieux mitraille sans relâche. L'absurde d'une situation, la vanité des hommes, il les consigne le soir dans son cahier. Il est volontiers philosophe. À lire sans visa.

Vers la douceur



★★★★☆

François Bégaudeau

Gallimard, 210 p., 17 €

Jules est journaliste sportif. Il est avec Jeanne, la trentaine aussi, mais ça ne va pas durer: le couple, comme la trentaine d'ailleurs. Il se fait draguer par une thésarde, recommandée par Fabrice, un ami. Que dire de cette version light du «De l'amour» de Stendhal? Beaucoup de chips goût bacon, un certain nombre de packs de bière, des histoires de drague interminables qui ne finissent pas toujours mal en général. Le «héros» n'est pas un don Juan mais une tête à claques, un pur produit de la «bof attitude» qui se croit irrésistible en répétant à longueur de livre que, «à 36 ans, il fut temps que je sois un homme» sans

rien faire cependant qu'aligner des idées générales sur comment va l'amour et montrer un QI de machiste dans une cervelle d'adolescent. Multipliant les pirouettes de style, l'auteur retombe rarement sur ses pieds. Les personnages n'ont comme qu'un idéal de désengagement, tant sentimental que politique, d'un auteur dont la morale est que «rien n'est grave au fond». La consternante tranquillité du trentenaire affalé sur le transat de la Bégaudeau génération.

Des saisons au bord de mer



★★★★☆

François Maspero

Le Seuil, 172 p., 15 €

La mémoire, quand on remonte à l'enfance, vibre d'un grand et lancinant bourdonnement d'images, de sons, d'odeurs. Tout est net, tantôt sombre, tantôt vif et coloré, et tout est à la fois totalement présent et totalement intemporel. C'est si loin qu'on sait bien à quel point on ne peut en garantir la vérité, et c'est si proche qu'on sait bien, aussi, que

cela compose encore aujourd'hui une part inséparable de notre être.

Revenant sur les lieux de ses étés enfantins, l'auteur se souvient de ce qui en faisait les plaisirs: la chasse aux papillons avec un grand-père curieux de tout, la complicité partagée avec un frère admiré, les parties de pêche entre cousins. Puis ce sera la guerre, le deuil, les déchirements: le fracas du monde qui pour toujours ébranle l'idée de l'innocence et du bonheur. L'enfant a grandi.

Puis c'est une autre enfance que l'auteur raconte, celle de sa fille. Sur un autre bord de mer, il nous la montre fantasque, pleine de vie, d'envies, d'audaces, mais aussi consciente des engagements de ses parents. C'est la même grâce qui irrigue ces deux enfances, par-delà la distance du temps et le gouffre de la guerre: la liberté conquise avec gourmandise, l'attention au monde qui gronde alentour, la passion des hommes et des paysages, des histoires partagées et des bonheurs fugitifs.

L'écrivain poursuit son cheminement et sa quête de mémoire. Si le livre ne relève pas de l'autobiographie, on y retrouve des visages croisés par ailleurs, dans «Les abeilles et la guêpe» notamment. On y trouve surtout ce qui nous rend chacun de ces livres précieux: son humilité, sa pudeur, et son infinie générosité. Il faut parfois enfouir ses souvenirs dans une partie de son cœur et ne pas essayer de revenir en arrière car les moments chéris n'auront plus ce goût qui nous avait enchanté.